

Etude
sur
Saint Evremond.

Dissertation Inaugurale

présentée

à la faculté de philosophie
de l'université de Rostock

par

Adolphe Broglé.



ROSTOCK.
IMPRIMERIE DE CHARLES BOLDT.

1873.



Digitized by the Internet Archive
in 2026



De toutes les influences qui contribuèrent à perfectionner l'esprit français au XVII^e siècle, soit en agissant directement sur les hommes de génie, soit en formant la nation pour laquelle ils travaillaient, la plus puissante et la plus générale fut assurément l'influence du gouvernement et des qualités personnelles de Louis XIV. Ce qui frappe pourtant le plus pendant la première partie du règne de ce roi, à l'époque de la gloire et des triomphes, ce n'est pas le retentissement des victoires, le succès des négociations, la grandeur et l'éclat des travaux entrepris, mais bien la merveilleuse unité qui règne dans le domaine de l'intelligence et l'harmonie qui naît de cette unité. Philosophes, orateurs, artistes et poètes, tous sont animés d'un même esprit, tous marchent au même but. Ils célèbrent à l'envi la majesté d'un roi jeune et toujours heureux qui les protège; voués au culte de l'antiquité, ils en reproduisent les chefs-d'oeuvre dans leurs savantes imitations, et, de cette inspiration, naît, avec l'originalité, cette perfection de la forme qui seule peut donner aux oeuvres d'art la vie. Pas une dissonance dans ce concert unanime à la louange du souverain, pas une protestation contre les antiques croyances et les institutions établies, pas une résistance à l'autorité des grands maîtres, et, on ne pourrait guère prévoir que, moins d'un demi siècle après, tout doit changer, que les dogmes de la religion et les bases de la monarchie seront ébranlés, que dans la littérature elle même s'ouvriront des voies hardies et nouvelles.

En pénétrant, cependant, au coeur de cette société, si sûre du lendemain, on peut suivre la marche des idées qui devront triompher un jour, comprendre comment le

XVIII^e siècle reprend avec plus d'audace l'oeuvre interrompue du XVI^e comment Montaigne s'unit à Voltaire, par quels liens les publicistes de la réforme se rattachent aux philosophes et aux économistes d'un temps qui verra s'écrouler les plus vieilles institutions de la France. Dans un autre ordre d'idées la querelle parfois trop dédaignée¹⁾ des Anciens et des Modernes ne fait-elle pas prévoir de nouvelles doctrines littéraires; le scepticisme du XVIII^e siècle n'a-t-il pas ses précurseurs naturels dans Bayle, l'érudit universel, et dans Saint Evremond, le champion des Modernes, l'incrédule tranquille et souriant au milieu même de son incrédulité?

Ce dernier eut de son vivant une réputation immense dans le monde des grands seigneurs et des lettrés²⁾; il fut lié avec tout ce que les cours de France et d'Angleterre comptaient d'élégants célèbres, il fut l'ami des savants les plus illustres, des auteurs les plus estimés de son temps; on se disputait les moindres productions échappées de sa plume, les libraires le faisaient imiter par des écrivains à gages³⁾.

Classé parmi les auteurs du second ordre, on ne le cite guère aujourd'hui que pour mémoire et on relit à

¹⁾ Il ne s'agit pas ici de la France mais de l'Angleterre où Lord Macaulay disait: „a most idle and contemptible controversy had arisen in France touching the comparative merit of the ancient and modern writers.“

Lord Macaulay, *Critical and historical essays*, Sir William Temple.

²⁾ On sait à quel point St. Evremond était mauvais poète. Les comédies sont encore plus mauvaises. Cependant il avait tant de réputation, qu'on lui offrit cinq cents louis pour imprimer sa comédie de Sir Politick. Voltaire, temple du goût, Note 23.

³⁾ Barbin, libraire de Paris, disait à un auteur en termes positifs: „Hé, Monsieur, je vous prie, faites-moi du Saint Evremond, je vous donnerai trente pistoles; vous m'en avez déjà bien fait, dont j'ai été content.“ Préface de Sylvestre aux oeuvres de Saint Evremond, Londres 1725.

Voir aussi la lettre de Saint Evremond au Sieur Barbin, tome 5, page 339.

peine quelques morceaux choisis, tels que la conversation du père Canaye avec le maréchal d'Hocquincourt. Sans donc essayer une réhabilitation que le talent et l'érudition peuvent seuls faire accepter, essayons de replacer cet écrivain à son rang véritable. Nous rencontrerons un caractère original, un esprit indépendant et hardi, des oeuvres légères, il est vrai, mais d'un tour vraiment français, car elles réunissent à la fois la délicatesse, la mesure et le bon sens. Il avait réellement un caractère de style qui était à lui et qui tenait à celui de son esprit. Sa philosophie était douce et mesurée: c'était un épicurisme bien entendu, son goût pour le plaisir est du moins celui de ce qu'on appelle honnêtes gens. Son style, quoique inégal, trop peu correct et trop peu soigné, prouve généralement le talent d'écrire, celui de rendre souvent ses pensées avec une facilité assez élégante. Les expressions ne lui manquent point et quelquefois elles sont heureuses. C'était un homme du monde qui dans une grande oisiveté écrit tantôt sur un sujet, tantôt sur un autre uniquement pour s'amuser; c'est un bel esprit qui pense à se divertir et à divertir les autres avec qui il est en commerce.

Il y aura là pour le siècle de Louis XIV. un nouveau titre d'honneur, puisque la grâce, la netteté, la raison, toutes les qualités enfin qui sont l'attribut de ses grands hommes, nous les retrouverons jusque dans un écrivain secondaire que n'entraîna pas le mouvement des idées de son temps et de son pays.

Saint Evremond naquit au début du XVII^e siècle, en 1613; il était d'une noble et ancienne famille de Normandie¹⁾ qui, ne partageant pas les préjugés²⁾ du temps sur

¹⁾ Saint Evremond est le nom d'une terre en Normandie et vient de Sanctus Evermundus, qui était abbé au VII. siècle; le véritable nom de sa famille était Saint-Denis.

Voir la vie de Saint Evremond par Maizeaux.

²⁾ Ceux qu'on destinait à la cour ou à l'armée, allaient honnêtement à l'académie. Ils apprenaient à monter à cheval, à danser, à faire des armes, à voltiger, un peu de mathématiques, voilà tout Du latin! de mon temps, du latin! un gentil-homme en eût été déshonoré Mais je vous dirai que le

l'éducation des gentilshommes, lui fit faire de bonnes études. Les lettres et le droit l'occupèrent successivement, mais son génie n'étant pas tourné de ce côté-là, on le mit à l'académie. Il n'y demeura que peu de mois; car à peine avait-il seize ans, qu'il embrassa le métier des armes. C'était le temps où la France était en lutte contre la maison d'Autriche, ou les victoires de Condé, suivant l'expression du Cardinal de Retz, ombrageaient de lauriers le berceau de Louis XIV. Boileau a dit, dans sa belle épître sur le passage du Rhin, en parlant du grand Condé:

„Condé, dont le seul nom fait tomber les murailles.
Force les escadrons et gagne les batailles.“

C'était le temps aussi où la jeunesse échappant à la domination de Richelieu, respirait en liberté sous un gouvernement moins sévère.

„La Reine était si bonne, on vivait d'une vie légère et facile:

J'ai vu le temps de la bonne régence,
Temps, où régnait une heureuse abondance,
Temps, où la ville aussi bien que la cour,
Ne respiraient que les jeux et l'amour.

Une politique indulgente
De notre nature innocente
Favorisait tous les désirs;
Tout goût paraissait légitime,
La douce erreur ne s'appelait point crime,
Les vices délicats se nommaient des plaisirs¹⁾.“

Il eut bientôt une compagnie d'infanterie et se trouva au premier siège d'Arras; il servit en suite dans la cavalerie

dernier connétable de Montmorency a su maintenir son crédit dans les provinces, et sa considération à la cour, sans savoir lire.

Lettre à Monsieur le Comte d'Olonne.

Oeuvres de St. Evremond, tome 1, page 104.

¹⁾ Sur les premières années de la Régence à M^{lle} de l'Enclos. Stances irrégulières. Oeuvres de St. Evremond, tome 3, page 76.

et se trouva au combat de Fribourg et l'année suivante à la bataille de Nördlingen. Son courage lui mérita l'estime de Turenne, du maréchal d'Etrées et de plusieurs autres personnes du premier rang et il fut jugé digne de servir sous Condé comme lieutenant de ses gardes. En même temps on l'accueillait avec une faveur marquée dans les réunions du grand monde, et sa grâce cavalière, son esprit délicat et railleur le faisaient rechercher par les courtisans raffinés, le duc de Candale, les comtes de Grammont et d'Olonne, le maréchal de Créqui. Il n'y recherchait pas les précieuses qui donnaient le ton, mais dont la subtilité n'échappait point à ses épigrammes¹⁾. Dans la pièce intitulée „le Cercle“ il nous donne un tableau piquant des sociétés du temps :

„Dans un lieu plus secret, on tient la précieuse
Occupée aux leçons de morale amoureuse.
Là, se font distinguer les fiertés des rigueurs;
Les dédains des mépris, les tourments des langueurs:
On y fait démêler la crainte et les allarmes;
Discerner les attraits, les appas et les charmes:
On y parle du temps qu'on forme le désir;
Mouvement incertain de peine, ou de plaisir:
Des premiers maux d'amour on connaît la naissance,
On a de leur progrès une entière science,
Et toujours on ajuste à l'ordre des douleurs,
Et le temps de la plainte, et la saison des pleurs.“

On pourrait rapprocher de la pièce de Molière ce portrait d'une précieuse achevée; en effet le morceau presque entier est charmant et il mériterait d'être cité tout au long, si l'auteur avait toujours conservé ce ton délicat dans la satire.

Il était plus volontiers l'hôte assidu de Marion de Lorme et de Ninon de l'Enclos, et, après des liaisons éphémères on conservait des amitiés fidèles jusque dans les jours de la vieillesse et des revers.

Chez ces reines de la mode se rassemblaient les grands seigneurs et les beaux esprits du temps; on discutait des

¹⁾ Le Cercle. Oeuvres de St. Evremond, tome 1, page 109.

thèses littéraires, on jugeait les oeuvres nouvelles. Saint Evremond tout en mêlant les galanteries à la guerre était resté fidèle aux goûts de lettré qu'ils avait conservés jusque dans les camps, et ce fut alors après la campagne de Rocroi (1643), qu'il composa son premier essai, une espèce de satire contre l'Académie Française, qu'on nomma „la Comédie des Académiciens“. L'Académie Française venait d'être fondée par Richelieu; elle n'avait pas même encore de lieu fixe pour tenir ses assemblées, on les tenait tantôt chez un des Académiciens, tantôt chez un autre ¹⁾; et déjà elle était l'objet des attaques satiriques. Dans cette pièce légère, Saint Evremond poursuivit de ses traits malins les victimes qu'il à tout à la fois confondues et sauvées de l'oubli. Boisrobert, Godeau, St. Arnaud, Faret, Chapelain sont peints au naturel avec leurs prétentions et leurs travers. Vrais tyrans des syllabes, ils dissertent d'une façon pédantesque sur la valeur des mots et sur la nécessité de les conserver ou de les bannir. A vrai dire, ce n'est pas là une comédie, mais une suite de scènes dialoguées sans liaison suffisante.

Toute imparfaite qu'elle est, cette bagatelle, commencée au Collège²⁾ annonçait pourtant un talent véritable. Ce n'est pas d'ailleurs le seul mérite de la pièce des Académiciens, d'avoir attaqué au nom du bon goût la vanité littéraire, mais les caractères aussi sont finement dessinés et ça et là des vers francs et naturels. Molière lui-même ne désavouerait pas les meilleurs d'un comique excellent ce qui fait honneur au jeune lieutenant aux gardes.

Saint Evremond a devancé Molière en s'attaquant aux remuements du langage³⁾:

Pour la langue, on verra dans peu nos réglemens,
Et nous y prétendons faire des remuements.

¹⁾ Histoire de l'Académie Française par Pelisson, p. 92 et 93.

²⁾ C'est au moins l'opinion de Bayle. Oeuvres diverses, tome 4, page 770. Dictionnaire historique, tome 1, page 43, note 7.

³⁾ Comparer dans l'acte III. de la Comédie des Académiciens la scène 3. avec la tirade d'Armande.

Femmes savantes acte III., scène 2.

Par une antipathie, ou juste, ou naturelle,
 Nous avons pris chacune une haine mortelle
 Pour un nombre de mots, soit ou verbes, ou noms,
 Que mutuellement nous nous abandonnons:
 Contre eux nous préparons de mortelles sentences,
 Et nous devons ouvrir nos doctes conférences
 Par les proscriptions de tous ce nos divers
 Dont nous voulons purger et la prose et les vers.

et la fameuse scène des Femmes Savantes entre Vadius et Trissotin se trouve en germe dans celle où le pauvre Colletet et Godeau s'insultent plaisamment après s'être confondus en adulations réciproques.¹⁾

Au milieu de ces occupations où l'amour, les lettres et les combats avaient leur tour, la jeunesse de Saint Evremond s'écoulait joyeuse et légère quand la guerre de la Fronde éclata.

On sait par les mémoires du Cardinal de Retz²⁾ quel en fut le caractère; sérieuse à ses débuts alors que le parlement prétendait imposer des limites à l'autorité royale, elle ne fut bientôt plus qu'une dernière et stérile campagne de l'aristocratie dégénérée. Tous étourdis, sans talents, sans courage, l'ambition seule ou la vanité les a poussés à la révolte, ils ne songent qu'à partager les commandements et les profits. On vit alors le singulier spectacle d'une guerre civile entreprise sans but et sans passions politiques par le seul amour du mouvement et du bruit, et, telle fut l'exaltation générale, que les coeurs les plus haut placés ne résistèrent point à l'ivresse, que Turenne prêta ses armes aux Frondeurs et que Condé finit par commander aux Espagnols.

Saint Evremond demeura fidèle au parti de la cour. On lui offrit un commandement de l'artillerie, mais il le refusa. La fidélité de Saint Evremond fut due sans doute à la pénétration qui lui fit généreusement refuser l'argent, qu'on

¹⁾ Les Académiciens acte I., scène 2. Les femmes savantes acte III., scène 5.

²⁾ Mémoires du Cardinal de Retz, tome 2, pages 114, 121, 192, 309. Edition de Genève.

lui offrit et qu'on ne lui eût pas donné, mais elle lui fut inspirée aussi par des idées sur la manière de se conduire avec les grands et la cour, qui ne manquent pas d'élévation: „quand l'honneur et l'intérêt nous veulent porter à la vengeance“, dit-il, „il faut respecter l'inclination dans la personne de l'ennemi, ne pas confondre le bien public avec le nôtre, et ne jamais faire une guerre civile d'une querelle particulière. Qu'on les méprise, qu'on les haïsse, ce sont des mouvements libres tant qu'ils sont secrets; mais du moment où ils nous portent à des choses où l'état se trouve intéressé, nous lui devons compte de nos actions, et sa justice a des droits sur des entreprises si criminelles¹⁾.“

Dégoûté du spectacle dont il avait été le témoin, il lança contre les Frondeurs une petite pièce satirique qui compléta leur déroute: „La retraite de Monsieur le duc de Longueville dans son gouvernement de Normandie.“

Le Cardinal Mazarin était charmé de cette satire. Il la trouvait remplie d'une raillerie si fine et les caractères lui paraissaient si bien marqués qu'il ne pouvait se lasser de la lire. Dans sa dernière maladie il souhaita plusieurs fois que Saint Evremond lui en fit la lecture, lorsqu'il ne pouvait dormir.

En lisant cette oeuvre charmante on comprend l'estime qu'elle inspirait à Mazarin et l'on s'étonne qu'elle ne jouisse pas d'une popularité plus grande.

Les récits animés de Saint Evremond nous montrent le parlement et les princes, conduits par l'amour propre, la vanité, l'intérêt et les héros de la Fronde sont peints par lui avec un tel dédain de leur caractère et de leurs talents qu'on dirait les portraits tracés par la main d'un homme qui tient enfin sa vengeance. Le duc de Longueville n'a jamais été qu'un médiocre personnage, le duc de Beaufort,

¹⁾ Observations sur la maxime qu'il faut mépriser la fortune et ne pas se soucier de la cour. Oeuvres de Saint Evremond tome 1, page 98.

épais et lourd, parle le langage des halles¹⁾ et n'a pour lui que ses longs et beaux cheveux blonds; l'esprit de Monsieur d'Elbeuf n'est que le galimatias le plus fleuri, le prince de Conti est un zéro, qui ne se multiplie, que parcequ'il est prince du sang, Madame de Longueville est devenue l'avanturière du parti dont elle fut au début l'héroïne et, pour conclure, personne n'a conservé dans le vice si peu de respect pour la vertu que Madame de Montbazon.

Pleine d'enjouement, de malice et de justesse cette pièce rappelle les pages les mieux inspirées de la Ménippée. C'est la même ironie pénétrante et légère, la même aversion du zèle hypocrite, c'est la même raison, le même attachement au bon droit.

Les auteurs de la satire Ménippée²⁾ ne se contentent pas de railler les tendances espagnoles de la Ligue, de renverser de leur piedestal les idoles d'une multitude égarée par le fanatisme, ils concluent, et leur conclusion élégante est tout à la fois un acte de patriotisme et de courage. Ils opposent aux discours des représentants des ordres privilégiés l'immortelle harangue du Sieur d'Aubray³⁾, ce discours d'une grande éloquence, qui était le premier manifeste et la première image durable du parti de la modération en France⁴⁾. Ils prouvent que la France pour échapper aux convulsions des discordes civiles, aux menaces de l'étranger, n'a qu'un seul but à poursuivre, le retour au roi légitime, le rétablissement de la tolérance et de la paix. Ils ont une espérance, une foi qui les inspire.

¹⁾ Comme ce duc ne parlait qu'un jargon de mots populaires ou toujours mal placés, on l'appelait ordinairement le Roi des Halles.

Voir Vie de Saint Evremond par Maizeaux.

²⁾ La satire Ménippée est l'ouvrage de quatre auteurs, Gillot, conseiller au parlement, Pierre Pithon, grand jurisconsulte, et les poètes Rapin et Passerat.

³⁾ La harangue d'Aubray est l'ouvrage de Rapin.

⁴⁾ Voir le jugement qu'en porte M. Désiré Nisard dans l'histoire de la littérature française, tome 1, page 473.

Saint Evremond fut dégouté d'une lutte, dans laquelle il n'a rien vu en jeu que des intérêts, des amours propres, des convoitises et des ambitions misérables. C'est qu'il emporte c'est un dédain complet des hommes mis en mouvement par des ressorts si vils, un scepticisme profond qui le suivra désormais dans toutes ses opinions, dans tous ses jugements, dans tous les actes de sa vie. Il faut insister sur ce point parce que le cœur de Saint Evremond ne fut pas le seul que desséchèrent ainsi les agitations de la Fronde. Des personnages plus illustres, en voyant en nu tant de passions sans grandeur éprouvèrent les mêmes sentiments de mépris pour la nature humaine, et leurs écrits en ont gardé la durable empreinte. Qu'on parcoure les *Réflexions morales de la Rochefoucauld*¹⁾.

Saint Evremond fut récompensé de sa fidélité pendant la guerre; il obtint une pension de mille écus, un brevet de maréchal de camp et fut pourvu de commandements importants. Habile à profiter des conjonctures, et soutenu par M. Fouquet, de qui il était particulièrement connu, il ne fit pas mal ses affaires, car il amassa une fortune indépendante, qui lui fut bientôt après d'un puissant secours. Après la réduction de la Guienne, où il avait divers commandements, il fut mis à la Bastille et y demeura deux ou trois mois. Quelques railleries contre le cardinal Mazarin, faites dans une compagnie, où il s'était trouvé, lui valurent cet emprisonnement. Il en sortit et le ministre pratiquait si bien l'oubli des offenses que Saint Evremond l'accompagna quand il se rendit aux Pyrénées pour signer la paix qui complétait l'oeuvre des traités de Westphalie. Ce traité qui donnait à la France deux provinces, assurait le mariage de l'infante avec le jeune roi Louis XIV., rencontra l'opposition la plus vive. On reprochait au Ministre de n'avoir pas poussé la guerre à outrance, conquis la Flandre ou le Milanois et ruiné complètement la monarchie espagnole; on l'accusait d'avoir abandonné les vrais intérêts de la France, par faiblesse, par jalousie, par esprit étroit de domination.

¹⁾ *Réflexions morales*: 7, 15, 50, 60, 85, 247, 403, 409 etc.

Saint Evremond partagea cette opinion et il écrivit au marquis de Créqui sur la paix des Pyrénées une lettre, qui devait avoir sur sa destinée une influence impossible à prévoir alors.

St. Simon trouvait la lettre de Saint Evremond sur la paix des Pyrénées une oeuvre pleine de justice et d'agrément; mais ennemi de Mazarin, il jugeait avec injustice tous les actes de ce ministre et particulièrement sa politique extérieure¹⁾. Cependant cette lettre célèbre peut montrer combien la plus fine ironie est une pauvre arme quand elle n'est point au service de la justice et de la raison. Mazarin n'est point atteint de ces traits légers qui vont se perdre en dépassant le but; ce n'est qu'un piquant paradoxe. Saint Evremond manqua tout à la fois de discernement et de mesure en ne rendant pas justice à l'héritier de Richelieu, et son erreur fut bien chèrement expiée. Peu de temps après Mazarin mourut et le surintendant Fouquet, tombé du pouvoir, entraîna ses partisans dans sa chute. Aussitôt que Fouquet eut été arrêté, on ne se contenta pas d'enlever tous ses papiers, on mit encore le scellé chez toutes les personnes qu'on croyait avoir été dans sa confiance, on chercha partout les preuves de ses dilapidations et de ses complots supposés; on ne manqua pas d'aller chez M^{me} du Plessis-Bellière, mère de la marquise de Créqui, qui était trop amie du surintendant pour être oubliée. On se saisit entr'autres choses de la cassette de Saint Evremond, qu'il y avait laissée avant d'accompagner le roi en Bretagne et l'on y trouva une copie de la lettre sur la paix des Pyrénées, qui n'avait été communiquée qu'au maréchal de Clérambaut et à deux ou trois autres personnes. Le ressentiment de Louis XIV. et de ses ministres se comprend à peine aujourd'hui; une bagatelle inoffensive qui trois ans après l'événement devenait sans objet, fut transformée solennellement en crime de haute trahison et Saint Evremond, prévenu par Gourville, n'eut

¹⁾ M. Chéruel: St. Simon considéré comme historien de Louis XIV.

que le temps de s'échapper, de s'enfuir en Hollande et de là bientôt en Angleterre.

Pour un homme avide de plaisirs, dont la vie s'était passée dans les camps et les ruelles, qui comptait parmi ses amis les seigneurs les plus distingués de la cour, et qui, tout en se piquant de bel esprit, ne dédaignait pas des joies substantielles et se disait profès dans l'ordre des „Coteaux“¹⁾, ce dut être une chute bien amèrement ressentie.

Encore dans sa jeunesse il lui fallait s'expatrier, demeurer chez les Anglais, sous un ciel brumeux, dans une ville si différente de Paris²⁾, loin du centre de l'intelligence et du bon goût dont la France dictait alors les lois à l'Europe entière.

Il n'accepta pas cette nécessité aussi philosophiquement qu'il veut bien le laisser croire dans maints passages de sa correspondance et de ses poésies fugitives. Il essaya plusieurs fois d'obtenir son rappel, il écrivit à ceux de ses amis qui avaient le plus de crédit à la cour, mais il ne put y réussir, Colbert ne se laissant pas émouvoir. Ce fut aussi en vain qu'il écrivit des vers à la louange du roi, qu'il s'avoua coupable et repentant, qu'il essaya même de justifier sa lettre, en soutenant qu'elle était un éloge indirect de Louis XIV³⁾. Tout fut inutile et il dut se persuader que, le roi vivant, il ne rentrerait j'amaïs. Il fallut donc après quelques années d'attente prendre un parti décisif. Il fit ce qui coûte le plus peut-être à tous les hommes, il se

¹⁾ C'était une association qui réunissait le comte d'Olonne, le marquis de Boisdauphin et Saint Evremond.

L'abbé de Boisrobert fit contre ces trois messieurs une espèce de satire intitulée „les Coteaux.“

Préface des oeuvres de Saint Evremond par Maizeaux.

²⁾ Voir dans Lord Macaulay, un tableau de ce qui était Londres au XVII^e siècle.

History of England under James II., chap. III., pag. 353 - 357, Edition Tauchnitz.

³⁾ Lettre à M. le Marquis de Lionne.

Oeuvres de Saint Evremond, tome 2, pag. 272.

résigna alors et il résolut de tirer d'un exil le meilleur parti possible pour vivre heureux et tranquille au milieu des occupations de son choix.

Ici commence une phase nouvelle dans la vie de Saint Evremond. Comme Voltaire, en effet, au temps de son exil en Angleterre (1727—1729), il subit l'influence des idées en vogue autour de lui, dans sa patrie d'adoption. On était fatigué des agitations politiques, on se souvenait que des guerres entreprises pour la défense des droits légitimes avaient mené au despotisme de Cromwell, aux usurpations d'un parlement mutilé, et par découragement, on subissait une tyrannie nouvelle déguisée sous des formes aimables. La vénalité, la corruption, n'excitaient plus de ressentiments, car toutes les âmes étaient abaissées et les mœurs publiques offraient le caractère d'énervement. Au fanatisme des Puritains avaient succédé l'indifférence et la gaieté des cavaliers triomphants, on se vengeait de l'austérité des temps passés par les excès du libertinage, pendant que la littérature et surtout le théâtre étaient ouvertement une école de scandale et d'immoralité. Hobbes en glorifiant l'absolutisme et le droit du plus fort, ne faisait que répondre aux secrètes convictions de beaucoup de coeurs faibles et désabusés¹⁾.

Ce spectacle ne fit sans doute que confirmer Saint Evremond dans ses idées qu'il apportait de France et ce furent elles qui l'inspirèrent dans le choix et la direction des études qu'il entreprit alors. Rien ne lui sembla reposer sur des principes assez certains, sur des fondements assez solides pour le convaincre ou le passionner et il conclut au scepticisme ou plutôt à l'indifférence absolue de tous les grands problèmes.

A quoi bon les mathématiques? En dépit des opinions accréditées, elles n'ont point de certitudes. La théologie est-elle plus digne de nos méditations, de nos recherches? Saint Evremond n'était guère préparé par son caractère et par

¹⁾ Lord Macaulay, *History of England*, chap. II, p. 177 et sqq. Edition Tauchnitz.

ses études à traiter de telles questions, aussi ne les aborde-t-il qu'avec une légèreté présomptueuse. Ce qui le frappe d'abord, c'est le spectacle des contradictions, des subtilités, des persécutions, et des guerres de religion. Que de superstitions ridicules, que de folies dans tous les temps et chez tous les peuples ! Chez les Grecs la religion n'était qu'une grossière idolatrie, chez les Romains elle n'était qu'un instrument de la politique. Le christianisme apporta, il est vrai, des dogmes plus élevés, prêcha une morale plus pure, mais dans son sein que d'opinions contraires, que de sectes ennemies, acharnées à le détruire. Les protestants éloignent par leur doctrine de la prédestination les âmes tendres. Les jésuites et les jansénistes n'ont pas mieux résolu le problème. Que faire donc au milieu de ces incertitudes quand on veut rester fidèle à la raison ? Le catholicisme a pour lui, il est vrai, la tradition, la pompe des cérémonies et les splendeurs d'un culte plein de majesté, mais il veut une soumission absolue, il demande un sacrifice complet. Rien n'est durable qui ne s'accommode à la nature, la grâce seule s'y accommode elle-même¹). Voilà le témoignage de la part d'un homme qu'on est habitué à considérer comme un incrédule déclaré, comme un précurseur naturel de Voltaire !

Replaçons-le au milieu de sa société naturelle, des libres penseurs de la Hollande et de l'Angleterre, alors il nous dira sa pensée véritable, et si nous ne nous trompons pas c'est dans „la conversation du père Canaye avec le maréchal d'Hocquincourt“ qu'il la faut aller chercher tout entière²).

¹) Oeuvres de Saint Evremond :

Sur la religion, tome 3, page 45.

Sur la vanité de disputer de Religion et le faux zèle des persécuteurs, tome 3, page 60.

Conversation de M. D'aubigny avec Saint Evremond, tome 2, page 41.

Lettre à M. Justel, tome 4, page 118.

Lettre à M^{me} Mazarin contenant des réflexions sur l'esprit de la religion, tome 4, page 69.

²) Conversation du maréchal d'Hocquincourt avec le père Canaye, tome 2, page 28.

Ce petit pamphlet est plein de verve et de malice et rarement les opinions des jésuites et des jansénistes ont été raillées d'une façon plus fine que par le brave maréchal. Il ne s'agit, cependant, au fond dans cette oeuvre des querelles au sujet de la grâce et des cinq propositions de Jansénius. L'attaque porte plus haut, elle s'adresse à toutes les opinions positives, à toutes les croyances fondées sur la révélation, et l'intime pensée de l'auteur est dans ces quelques mots, adressés par le père Canaye au brave maréchal :

„Tant mieux, Monseigneur, ce ne sont point mouvements humains, cela vient de Dieu. Point de raison, c'est la vraie religion, cela; point de raison! Que Dieu vous a fait, Monseigneur, une belle grâce! Estote sicut infantes: soyez comme les enfants. Les enfants ont encore leur innocence, et pourquoi? parce qu'il n'ont point de raison. Beati pauperes spiritu: bienheureux les pauvres d'esprit; il ne péchent point; la raison? c'est qu'ils n'ont point de raison. Point de raison; je ne saurais que vous dire; je ne sais pourquoi les beaux mots! ils devraient être écrits en lettres d'or. Ce n'est pas que j'y vois plus de raison; au contraire moins que j'amaïs. En vérité, cela est divin pour ceux qui ont le goût des choses du ciel. Point de raison! que Dieu vous a fait, Monseigneur, une belle grâce?“

A une époque de foi profonde comme l'était le XVII^e siècle, il est curieux sans doute de rencontrer ces idées de pleine indépendance chez un Français, c'est qui l'est plus encore, c'est que ce déisme vague n'est pas le seul legs que Saint Evremond ait fait au siècle suivant. De son émotion à la vue des souffrances de ses compatriotes réfugiés en Angleterre après la révocation de l'édit de Nantes, naquit en lui l'idée de la tolérance. La puissance des sentiments généreux lui inspire un noble langage :

„Si la persécution, dit-il, dans une religion est un effet de zèle, qu'on m'apprenne quels peuvent être ceux de la fureur? Dans la plus grande tyrannie des anciens on laissait à l'entendement une pleine liberté de ses lumières et il y a des nations aujourd'hui où l'on impose la loi de se per-

suader ce qu'on ne peut croire. On pourrait donc croire avec vraisemblance que ce partisan de la liberté va se rattacher à quelque doctrine philosophique, y rechercher un port assuré contre les incertitudes. Il n'en est rien, la philosophie spéculative lui semble aussi vide que la théologie même. Les grands philosophes de l'antiquité ne semblent pas avoir été bien connus de lui. Si parmi les modernes il a lu Hobbes et Spinoza, leurs écrits sont restés sans action sur son esprit prévenu et il s'est hâté de conclure à l'impossibilité de rien établir sur des fondements assurés.

Descartes même l'a laissé insensible et le chef du spiritualisme au XVII^e siècle n'est pas parvenu à lui persuader l'existence d'une substance immatérielle douée de la pensée. Gassendi, son adversaire, n'a pas été plus heureux en attaquant les idées innées, et, de dépit, il a tout abandonné les philosophes après les docteurs en théologie.¹⁾ C'est dans un siècle qui produisit à la fois Descartes et Pascal, Leibnitz et Bossuet que de pareilles doctrines rencontraient pour défenseur un homme d'esprit et de bon sens. Quand nous lisons les Pensées de Pascal nous souffrons de voir ce grand homme ébranler toutes bases de la certitude humaine, en montrant la faiblesse et le néant; mais quand une fois il a jeté l'homme à terre il le relève pour l'amener à la vérité; le philosophe est amer, impitoyable, mais on sent du moins le cœur d'un homme qui palpète en mettant à nu les misères d'une créature, il nous touche par de nobles aspirations; mais tout nier, tout renverser, comme le fait Saint Evremond, pour arriver à l'indifférence absolue, sans autre compensation que la satisfaction d'appetits vulgaires ce n'est qu'un blasphème, et la supériorité même de la

¹⁾ Oeuvres de Saint Evremond :

L'homme qui veut connaître toutes les choses ne se connaît pas lui-même, tome 1, page 118.

Jugement sur les sciences où peut s'appliquer un honnête homme, tome 1, page 147.

Sur la religion, tome 3, page 45.

forme fait regretter que tant de charmantes qualités soient au service d'un coeur sec et d'un esprit fermé à toutes les inspirations généreuses.

Certes, Saint Evremond a défendu les principes de la tolérance longtemps avant les philosophes du XVIII^e siècle, mais quelle différence entre Voltaire même et Saint Evremond ! Voltaire en dépit de ses sarcasmes et de sa légèreté grandit jusqu'à l'enthousiasme en protégeant les victimes de l'intolérance. Tous deux dans des temps différents cèdent à des mouvements vraiment humains. Quant à Saint Evremond il est facile de comprendre d'où vient son indulgence ; elle a sa source dans l'idée que toutes les opinions sont indifférentes et que celui qui persécute n'est pas plus sûr de ses principes que ceux dont il prétend s'ériger en juge.¹⁾

Toutes les grandes questions ainsi dédaigneusement écartées, le sceptique se décide et il avoue enfin que la morale, la politique et les belles lettres sont les seules occupations d'intéresser un homme qui n'est pas dupe des opinions du vulgaire. Suivons-le donc sur le terrain qu'il a choisi et nous retrouverons partout le même personnage, spirituel, élégant, mais impuissant à s'inspirer des fortes croyances sur lesquelles s'appuie la vérité. Que pourra-t-il affirmer dans le domaine de la morale, quand toutes les bases de la certitude son déjà renversées dans son coeur ? Pour lui l'honnête homme n'est qu'un aimable égoïste, il n'a ni vices honteux, ni vertus éminentes, il se contente d'un bonheur calme né de l'indifférence et du calcul.

L'amour, qui dictait à Pascal des pages incomparables, n'est pour lui qu'une satisfaction de la vanité,²⁾ l'amitié, que

¹⁾ Saint Evremond d'ailleurs n'est pas bien conséquent dans ses idées sur la tolérance. Dans la lettre à Monsieur Justel, citée plus haute, il y a un passage où il se déclare en faveur de l'arrêt qui obligeait les enfants des huguenots à faire choix d'une religion à sept ans.

Oeuvres de Saint Evremond, tome 4, page 118.

²⁾ Aimer en France n'est proprement que de parler d'amour et mêler aux sentiments de l'ambition la vanité des galanteries. Sur nos comédies, oeuvres de St. Evremond, tome 3, page 151.

l'union des intérêts et des goûts. Il a fui les passions violentes, mais autour de lui chacun les évitait aussi, dans les sociétés de son temps les grands attachements étaient un ridicule.

L'amitié plus douce et plus sûre que l'amour l'a d'ailleurs toujours trouvé fidèle; la douleur, dit-il, sied bien dans les malheurs de nos vrais amis¹⁾ et en parlant de l'un d'eux, de Fouquet peut-être, il ajoute: „le souvenir d'une confidence si chère m'est bien doux, la pensée de l'état où il se trouve m'est bien douloureuse. Je me suis accoutumé à mes malheurs, je ne m'accoutumerai jamais aux siens et puisque je ne puis donner que de la douleur à son infortune, je ne passerai aucun jour sans m'affliger, je n'en passerai aucun sans me plaindre.²⁾

Venez à la cour, regardez les courtisans qui passent et repassent en attendant leur fortune d'un signe du maître ou d'un regard du favori; dans cette foule les uns ne pensent qu'à leurs affaires, les autres ne sont occupés que de leurs plaisirs; ils fuient l'abord des misérables craignant de devenir malheureux par contagion; tous les devoirs de la vie sont pour eux des embarras.³⁾

Des antichambres passez dans les salons: écoutez ces précieuses; elles parlent un jargon ridicule, à perte de vue leurs sentiments sont tout autres. On cause. Un grand seigneur dit qu'il n'a rencontré que des ingrats. En se plaignant toujours ainsi, sans avoir j'amaïs obligé personne, il se donne un prétexte de n'obliger jamais. D'ailleurs il y a beaucoup moins d'ingrats, car il y a bien moins de généreux qu'on ne pense.⁴⁾ Le même personnage exalte les vertus et le génie des Ministres,⁵⁾ un autre va conter

¹⁾ Sur les plaisirs, lettre à M. le comte d'Olonne, oeuvres de St. Evremond, tome 1, page 126.

²⁾ Sur l'amitié, oeuvres de St. Evremond, tome 3, page 280.

³⁾ Observations sur la maxime qu'il faut mépriser la fortune et ne point se soucier de la cour, tome 1, page 98.

⁴⁾ Sur les ingrats, tome 3, page 39.

⁵⁾ Conversation du duc de Candale avec Monsieur de Saint Evremond, tome 2, page 230 et seqq.

quelque chose, mais quelle absence de sentiments et d'idées, il aime à dire ce qui ne coûte rien à penser.

Il n'y a sans doute dans ces pensées rien de profond, c'est la même absence de foi dans la sincérité des sentiments, la même croyance à cette idée que tout se rapporte à l'intérêt, à la vanité, à l'amour de soi, déguisé sous toutes les formes, même sous le visage de la vertu.

Ce n'est pas dans de simples jeux d'esprit des parallèles ingénieux, mais écrits pour satisfaire aux goûts du jour que Saint Evremond se montre sous un nouvel aspect, observateur pénétrant, écrivain brillant, en s'attaquant à l'ouvrage de la grandeur Romaine.¹⁾ Polybe et Machiavel l'avaient précédé dans cette voie, l'un en étudiant le mécanisme d'une constitution à laquelle il attribua la puissance de la république, l'autre en recherchant par quels moyens secrets une simple cité était devenue la maîtresse du monde; mais il ne les a pas servilement imités. Il n'avait ni l'enthousiasme de l'un, ni la profondeur de l'autre, il s'est contenté de peindre le caractère du peuple romain, tel qu'il fut aux différentes époques de sa grandeur et de sa chute, de la manière la plus heureuse.²⁾ Les mœurs rudes et farouches des vieux romains et les héros sont peints avec des couleurs vraies et vives; les différences entre Carthage et Rome sont bien comprises et la seconde guerre punique est jugée avec une incontestable supériorité. A l'indifférence des Carthaginois, à leurs passions égoïstes il oppose la constance et la fermeté de Rome où tout conspirait au bien public et rarement la grande figure d'Annibal a été dessinée d'un trait plus ferme; ses talents militaires sont exaltés avec admiration et noblement opposés au patriotisme des Romains. Lorsque Carthage fut tombée, la décadence fut rapidement amenée par le luxe et la conquête. Cette partie de son oeuvre

¹⁾ Jugement sur César et Alexandre. Oeuvre de Saint Evremond, tome 1, page 154.

²⁾ Réflexions sur les divers génies du peuple romain, tome 1, page 170.

s'étant perdue dans un voyage, il ne consentit jamais à la refaire et il est impossible de savoir s'il eut bien saisi le rôle des personnages qui contribuèrent à précipiter la chute de la république. Tout ce morceau est supérieur de style et de pensée, l'expression devient tout à coup plus ferme et il reste avéré que si Saint Evremond eût été plus sévère pour les autres oeuvres, il eût pu prendre place parmi les grands écrivains. Les réflexions sur les divers génies du peuple romain suffisent pour marquer sa place parmi les critiques profonds. Le chapitre d'Annibal et de la seconde guerre punique particulièrement peut soutenir la comparaison avec les pages de Montesquieu sur le même sujet. Saint Evremond d'ailleurs avait sur ces matières précédé Bossuet et on peut mettre au même niveau ses observations sur Salluste et sur Tacite, son jugement sur César et Alexandre, son discours sur Sénèque. Plutarque et Pétrone etc., autant de morceaux qui valent la peine d'être lus. Telle qu'elle est, cette oeuvre de Saint Evremond, avec ses lacunes, elle n'est pas moins très-remarquable pour le temps où l'auteur écrivit, où la critique n'était pas encore éclairée par les travaux modernes; ses maximes sont le plus souvent d'une justesse parfaite et quelques-uns des portraits, celui de Scipion,¹⁾ par exemple, sont d'une ressemblance et d'une finesse qui défient encore aujourd'hui la critique.

Avec l'histoire de l'empire le peintre vrai reparaît, c'est que la méthode de Saint Evremond trouvait là son emploi naturel, puisque tout se personnifiait alors dans le chef de l'État, car chaque époque se forme un certain idéal de ce qu'elle désire et de ce qu'elle regrette, et ces vœux ou ces regrets remplissent les ouvrages d'esprit contemporains.

¹⁾ Il a eu la vertu des vieux Romains, mais cultivée et polie, il a eu la science et la capacité des derniers sans aucun mélange de corruption.

Réflexions sur les divers génies du peuple romain. Oeuvres de Saint Evremond, tome 1, page 170.

Du génie des Romains vers la fin de la seconde guerre punique, tome 1, page 225.

Au XVII^e siècle l'idéal c'est la royauté; elle était dans toutes les imaginations et dans toutes les pensées. C'est que la royauté seule pouvait donner à la France ce dont elle avait besoin, la stabilité, l'ordre et l'unité.

Tous s'étaient convaincus qu'il valait mieux qu'un seul possédait ce qui ne pouvait se partager entre plusieurs. C'est à cette cause peut-être que tient l'infériorité des compositions purement littéraires de Saint Evremond. Il a laissé une comédie dans le genre des comédies anglaises¹⁾ et un assez grand nombre de poésies, satires, épigrammes, épîtres et madrigaux. Ce qu'on appelle les oeuvres de Saint Evremond est en grande partie composé de lettres. Il était alors à la mode de les écrire comme des ouvrages. Les siennes sont pour la plupart très-médiocres. On y a joint jusqu'aux billets les plus insignifiants, tant on était avide de tout ce qui sortait de sa plume. Heureusement il s'y rencontre aussi quelques lettres de la célèbre Ninon de l'Enclos. Celles-ci n'étaient pas écrites pour le public, on le voit bien, et on les lit avec autant plus de plaisir qu'elle y montre et son caractère et son esprit et que tous deux la font aimer. Cependant il n'y a dans sa comédie ni situations, ni caractères et les poésies ne méritent pas de survivre aux circonstances, qui les ont fait naître. Le tour en est généralement gracieux et facile, mais comme la pensée fait défaut et que l'auteur lui-même fait bon marché de son oeuvre,²⁾ la facilité tourne à la négligence et le gracieux au maniéré. Chaulieu, La Fontaine lui-même avouaient des stances charmantes, telles que celles-ci:

„On voit comme une fleur sur les amours nouvelles,
Semblable à la fraîcheur de ces fruits délicats,
Qu'on aime à regarder, et qu'on ne touche pas.“³⁾

¹⁾ Sir Politick Woodbe, Comédie. Oeuvres de Saint Evremond, tome 2, page 49.

²⁾ Lettre à Monsieur le Comte d'Olonne, tome 4, page 93.

³⁾ Lettre à Madame la Duchesse Mazarin. Oeuvres de Saint Evremond, tome 5, page 259.

„Il faut brûler d'une flamme légère,
Vive, brillante, et toujours passagère,
Etre inconstante aussi longtemps qu'on peut;
Car un temps vient que ne l'est pas qui veut“⁽¹⁾)

L'auteur de l'art poétique signerait ces vers bien frappés:

„Moi qui n'ai dans mes vers échappés au hazard
Que l'audace pour règle et le bon sens pour art.“⁽²⁾)

Il y a encore telle pièce sur la conduite du sage qui rappelle la philosophie d'Horace et qui fait souvenir des épîtres de Voltaire par la précision du style, la netteté des pensées et la souriante acceptation des volontés du sort. Cette pièce, peut-être la meilleure de toutes celles qu'on rencontre dans les oeuvres de Saint Evremond la plus complète au moins, mérite d'être citée toute entière, la voici:

Stances :

„Tircis, que l'avenir trouble moins tes beaux jours:
Qui sait vivre ici bas, qui suit ses destinées,
Se laisse aller au temps insensible en son cours,
Et compte ses plaisirs, plutôt que ses années.

Il goûte en liberté tous les biens qu'il ressent:
Un malheur éloigné fait rarement ses craintes,
Et son esprit charmé d'un repos innocent,
Connaît peu de douleurs qui méritent ses plaintes.

Le passé n'a pour lui qu'un tendre souvenir:
Il se fait du présent un agréable usage,
Se dérobe aux chagrins que donne l'avenir,
Et n'en reçoit jamais qu'une plaisante image.

Il sait quand il lui plaît modérer ses désirs,
Tenir ses passions sous la loi la plus dure,
Et tantôt la raison facile à ses plaisirs,
Seconde le penchant qu'inspire la nature.

¹⁾ Elégie à Mademoiselle de l'Enclos, tome 1, page 113.

²⁾ Lettre à Madame la Duchesse de Mazarin, tome 4, page 83.

La faveur est un bien qui lui semble assez doux :
 La gloire a des appas, qui touchent son envie :
 Cependant il les voit sans en être jaloux,
 Et les assujettit au repos de sa vie.

Il vit loin du scrupule et de l'impiété,
 Sans craindre ou mériter les éclats du tonnerre :
 Il mêle l'innocence avec la volupté
 Et regarde les cieux sans dédaigner la terre.

Quand il faut obéir à la rigueur du sort,
 Il ne murmure point contre une loi si rude ;
 Mais de ces vains discours qui combattent la mort,
 Il ne s'est jamais fait une fâcheuse étude.“¹⁾

Mais ce sont là de rares bonnes fortunes dans les oeuvres de Saint Evremond, et le plus souvent, dans ces petites pièces la mesure et la rime attestent seules qu'il s'agit de poésie.

Rien n'est plus facile à comprendre. Ce sont les passions, les élans de l'âme, l'enthousiasme enfin qui font les poètes, et Saint Evremond, calme et indifférent, sceptique, ne pouvait pas s'élever jusqu'aux régions sublimes où l'inspiration fait monter le génie. Il ne croyait pas comme l'a dit un grand poète :

„Pour tout peindre il faut tout sentir.“²⁾

Il était plutôt persuadé que le bon sens et la poésie s'accordent mal ensemble. La poésie, dit-il, demande un génie particulier, qui ne s'accommode pas trop avec le bon sens. Tantôt c'est le langage des fous, rarement celui d'un honnête homme;³⁾ et, il faut être sot, disent les Espagnols, pour ne pas faire deux vers, il faut être fin pour en faire quatre.⁴⁾

¹⁾ A Monsieur le Comte d'Olonne, Stances. Oeuvres de Saint Evremond, tome 1, page 135.

²⁾ Monsieur de Lamartine. Méditations poétiques. L'enthousiasme.

³⁾ Sur la poésie. Oeuvres de Saint Evremond, tome 3, page 17.

⁴⁾ Ibidem, page 18.

Avec ces idées étroites, il écrivait facilement de petits vers de société, tournait avec grâce un madrigal, décochait avec malice un épigramme, mais là se bornait son talent. Il le comprenait bien lui-même et s'excusait de bonne grâce: „Je fais d'assez méchants vers, écrivait-il à l'abbé de Chaulieu, mais si enjoués qu'ils font envier mon humeur, quand ils font mépriser ma poésie.“

Il était, cependant, un excellent juge des compositions littéraires, et c'est peut-être dans ses appréciations sur les écrivains anciens et modernes que se révèlent le mieux son originalité et sa supériorité véritable. Précurseur en quelque sorte des grands critiques de notre temps, il a présenté tout le parti qu'on pouvait tirer des littératures comparées, et compris que les auteurs en se bornant à l'éternelle imitation des anciens se condamnaient à la stérilité.¹⁾ Selon lui, les anciens croyaient à des divinités dont les passions étaient celles de l'humanité, leurs gouvernements étaient appropriés à leurs besoins et à l'état de leur civilisation, leurs mœurs étaient guerrières et farouches; de là vient le caractère de leur littérature. Dans Homère, les Dieux interviennent à chaque pas au milieu des débats des Troyens et des Grecs, les guerriers s'adressent de longs discours avant d'en venir aux mains; les comparaisons sont toutes empruntées à la nature, rien n'est plus naturel et plus conforme à la vérité. Mais depuis ces temps primitifs le christianisme a fait une révolution complète; il a renversé les Dieux de l'Olympe, rendu à l'homme sa liberté, changé les constitutions des empires, adouci les mœurs; n'est-il pas nécessaire que la littérature prenne une forme nouvelle? Si Homère vivait au milieu de nous, il demanderait à son temps ses inspirations et ses tableaux et il ferait des poèmes admirables, pendant que nos poètes font de mauvais ajustés à ceux des anciens et conduits par des règles qui sont tombées avec des choses

¹⁾ Du merveilleux qui se trouve dans les poèmes des anciens, tome 4, page 284.

De quelques livres espagnols, italiens et français, tome 3, page 20.

que le temps à fait tomber. Est-ce à dire qu'il ne faille point imiter les anciens? L'imitation des éternels chefs-d'oeuvre de l'antiquité est saine pourvu qu'elle ne soit pas servile; les anciens sont nos maîtres, ils doivent demeurer nos guides: seulement il faut faire en s'inspirant d'eux ce qu'ils eussent fait eux-mêmes dans ces temps si différents de ceux qui les ont vus naître. Quant aux règles, il y en a d'éternelles qui sont fondées sur le bon sens, sur une raison ferme et solide qui subsiste toujours; pour les autres qui regardent les moeurs, les affaires, les coutumes des vieux Grecs, elles ne nous touchent guère aujourd'hui; on en peut dire ce qu'a dit Horace des mots:

„Ita verborum interit aetas.“

(ars poet. v. 60.)

et il serait ridicule de vouloir toujours régler des ouvrages nouveaux par des lois depuis longtemps éteintes.¹⁾ Pourquoi se borner volontairement aux anciens? Les Italiens n'ont-ils pas des historiens égaux, supérieurs peut-être aux historiens de l'antiquité? Les Espagnols n'ont-ils pas une littérature toute galante et grandiose à laquelle les Maures et la chevalerie ont donné son éclat et son originalité? Les Anglais enfin n'ont-ils pas un théâtre dans lequel les caractères sont exagérés, mais qui n'en est pas moins curieux, vivant et animé²⁾?

Saint Evremond exposa ces théories au milieu même de la querelle des Anciens et des Modernes, qui passionnaient alors tous les beaux esprits de la France et de l'Angleterre et il les défendit avec la modération naturelle à son carac-

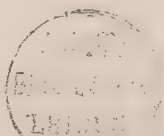
¹⁾ Sur les poèmes des anciens. Oeuvres de Saint Evremond, tome 4, page 273.

²⁾ De la comédie anglaise, tome 3, page 163.

Discours sur les historiens français, tome 3, page 109.

De quelques livres espagnols, italiens et français, tome 3, page 20.

Du merveilleux qui se trouve dans les poèmes des anciens, tome 4, page 284.



tère dans un langage vif et animé, qu'une analyse ne peut qu'imparfaitement reproduire. Il eut contre lui les champions de l'antiquité qui l'emportèrent; mais le bon sens et la vérité sont invincibles. La querelle se ranima plus tard et les principes qu'avait proclamés le novateur ont enfin triomphé.

Evidemment l'antiquité grecque lui était peu familière, il ne la connaissait que par des traductions infidèles. Il la comprend cependant, et quoiqu'il n'ait lu Homère que dans Madame Dacier, il a le sentiment vrai de la grandeur homérique. Les auteurs latins sont mieux étudiés; il a vécu dans l'intimité de Salluste, de Cicéron, de Virgile, d'Ovide, de Sénèque, de Tacite. Il attaque l'abus de la rhétorique dans Cicéron, la recherche des jeux d'esprit dans Sénèque, il oppose la sobriété de Salluste aux tableaux trop assombris de Tacite, il blâme la douleur d'Ovide et la faiblesse des caractères de Virgile¹⁾ que la perfection de la forme rend seul supérieur à son rival.

Dans les temps modernes les historiens Machiavel et Guichardin, Cervantes chez les Espagnols, et Ben Johnson chez les Anglais ne sont cités qu'en passant, et il est évident que le critique comme tous les savants de son temps n'en avait qu'une connaissance imparfaite. Quoique le jugement ne manque pas chez lui, en général, il n'est ni assez sûr, ni assez étendu. Il n'a guère sur les sujets qu'il traite qu'un premier aperçu quelquefois assez vivement saisi par un goût naturel, mais qui s'arrête ou s'égare là où il faudrait que la réflexion vînt diriger ses vues. Les jugements ne sont bien sûrs que lorsqu'il s'agit de la France, mais alors ses recherches sont méritoires. Personne à cette époque ne se préoccupait des origines de la langue française et Boileau ne date que de Villon la littérature nationale.²⁾

¹⁾ Sur nos traducteurs. Oeuvres de Saint Evremond, tome 1, page 131.

Saint Evremond dit qu'Enée est plus propre à être le fondateur d'un ordre de moines que d'un empire.

Voltaire, Essai sur la poésie épique chap. III.

²⁾ Boileau, tome 1, satire 9.

Saint Evremond remonte à des sources inexplorées alors, jusqu'au Roman de la Rose, sur lequel il consulte un savant ami qui commente pour lui l'oeuvre inconnue de Jean de Meung.¹⁾ Ces recherches n'obscurcissent pas son jugement pour les écrivains plus récents, et Malherbe est proclamé le plus excellent des poètes, plus par le tour et l'expression que par les pensées et l'invention.

Les auteurs qu'il a pu connaître, Saint Evremond les discute avec un esprit d'équité bien rare quand il s'agit des contemporains. S'il les oppose aux anciens, c'est pour relever leur supériorité; Molière, dit-il, serait inimitable pour ceux-mêmes qu'il a imités; les anciens auraient gâté les fables que La Fontaine a rajeunies en les embellissant;²⁾ Boileau lui-même, un ennemi personnel, est reconnu par l'auteur. Quant à Corneille et Racine, Saint Evremond né dans les premières années du siècle, jeune à l'époque des représentations du Cid, d'Horace et de Polyeucte donne naturellement et comme Madame de Sévigné³⁾ la préférence à leur auteur, chez lequel il exalte la grandeur héroïque, le sentiment vrai de l'antiquité; mais il est plus modéré dans sa critique qu'il fait de Racine, que Madame de Sévigné.⁴⁾ Lorsque dans la vieillesse de ses ans et de son génie, on eut vu s'élever à côté de lui la jeunesse brillante de Racine, des beaux esprits jaloux des courtisans qui

¹⁾ Lettre à Monsieur des Maizeaux. Oeuvres de Saint Evremond, tome 5, page 509.

Lettre de Monsieur des Maizeaux à Saint Evremond. Sur le Roman de la Rose, tome 5, page 513.

²⁾ Jugement sur quelques auteurs français. Oeuvres de Saint Evremond, tome 5, page 147.

Sur la dispute touchant les anciens et les modernes, tome 5, page 149.

³⁾ Madame de Sévigné. Lettre du 16 mars 1672. „Gardons-nous bien de lui comparer Racine, sentons-en toujours la différence; les pièces de ce dernier ont des endroits froids et faibles, et jamais il n'ira plus loin qu'Alexandre et qu'Andromaque.“

⁴⁾ Sur nos tragédies, tome 3, page 144.

Sur les caractères des tragédies, tome 3, page 91.

faisaient quelques jolis vers et à qui Racine ne laissait rien parce qu'il en faisait supérieurement, se mirent à exalter Corneille pour rabaisser injustement Racine; de là aussi ces éloges prodigues de Saint Evremond.

Presque tout est excellent dans ces appréciations si modérées qui sont des modèles de bon goût et où les critiques s'adressent moins aux oeuvres elles-mêmes, qu'au théâtre français tout entier. Saint Evremond en effet est un des premiers qui aient compris tout ce que le théâtre avait de faux. Quand il reproche à Racine d'avoir peint Porus et Alexandre comme des personnages purement français, tout occupés de galantries, quand il se plaint qu'il ne soit point question dans son oeuvre de l'Inde du passage de l'Hydaspe, des éléphants, des éclairs et des tempêtes, quand il dit que le défaut des Français est de ne savoir estimer les choses que par le rapport qu'elles ont avec nous, il ne veut pas abaisser Racine aux dépens de Corneille; sa critique porte plus haut; il pressent que le théâtre peut et doit un jour se renouveler par un retour nécessaire à la vérité des situations et des caractères et il présente alors le rare et singulier spectacle d'un novateur qui tout en avançant son temps sait s'arrêter dans les limites du bon goût et de la raison. Pénétration, équité, modération, il réunit donc à la fois toutes les qualités d'un critique supérieur, et dans ses appréciations littéraires ce doit être ici qu'il faut chercher ses titres de gloire les moins périssables.¹⁾

Telles étaient les occupations variées de Saint Evremond dans son Exil, qu'embellissaient les faveurs de la cour, les relations intimes avec les grands seigneurs et les savants de l'Angleterre, lorsque survint un événement inattendu qui troubla cette quiétude philosophique. Hortense Mancini, la nièce d'un puissant ministre, avait épousé le fils du maréchal de la Meilleraye, devenu par cette union l'héritier de la fortune et du nom de Mazarin. C'était un per-

¹⁾ Dissertation sur la tragédie de Racine, intitulée *Alexandre le Grand*. Oeuvres de Saint Evremond, tome 2, page 296.

sonnage ridicule, insociable et bientôt Hortense l'abandonna pour aller courir les aventures à Rome, à Venise, à Turin, partout où l'entraîna le caprice ou la folie. Obligée de quitter la Savoie, elle traversa toujours à cheval l'Allemagne, la Suisse, la Hollande et finit par se réfugier en Angleterre où sa présence amena une révolution de cour. Charles II, son ancien ami,¹⁾ l'accueillit avec honneur, lui assura une pension, et son salon devint un lieu de réunion pour les personnages les plus distingués en Angleterre.

On y voyait les courtisans en faveur mêlés à des ambassadeurs, à des savants et des poètes. On causait de la cour de la France, des scandales dont St. James était le théâtre, on jugeait, on critiquait les livres nouveaux. Justel, le réfugié, traitait un point de controverse, Waller récitait ses vers, St. Réal lisait un fragment de ses histoires, Vossius dissertait sur quelque sujet géographique ou sur les oracles sibyllins. Quand on était las de la lecture et des causeries on tentait la fortune, on jouait avec fureur ou l'on se réunissait à la table de la maison. Là régnait une liberté complète, qui ne dégénérait pas en licence, mais qui permettait aux pensées téméraires d'éclater en saillies. Tous, érudits, grandsseigneurs, historiens ou poètes s'accordaient que tout était ici bas incertitude et folie. La reine du lieu, bien qu'elle ne fût plus jeune, était encore dans tout l'éclat de sa beauté nonchalante qu'elle conserva pendant sa vie tout entière. Pendant son séjour en Angleterre elle fut la

¹⁾ Charles II, pendant son exil en France, fit faire plusieurs propositions de mariage avec Hortense Mancini pendant qu'on négociait la paix entre la France et l'Espagne et après la conclusion de cette paix, mais le ministre, ne voyant aucun jour au rétablissement du roi d'Angleterre, ne voulut point y entendre.

L'histoire du traité de paix conclue sur la frontière d'Espagne et de France entre les deux couronnes en l'an 1659, page 62, Edition de Cologne 1665.

Voir aussi les Nièces de Mazarin par Amédée Renée. Paris 1856, chez Didot frère.

cause d'un duel suivi de mort.¹⁾ Madame de Sévigné écrivait à ce propos: „nous ne pensions pas que les yeux d'une grande-mère puissent faire encore de tels ravages.²⁾ La Fontaine disait d'elle:

„Mazarin, des Amours déesse tutélaire!“

Il écrivait à sa soeur la duchesse de Bouillon: „on ne quitte pas la duchesse de Mazarin comme l'on voudrait. Vous êtes toutes deux environnées de ce qui fait oublier le reste du monde, c'est-à-dire d'enchantements et de grâces de toutes sortes.“³⁾

Dans une lettre à Saint Evremond il complétait ainsi le portrait:

„Que vous dirais-je davantage?

Hortense eut du ciel en partage

La grâce, la beauté, l'esprit: ce n'est pas tout;

Les qualités du coeur, ce n'est pas tout encore;

Pour mille autre appas le monde entier l'adore,

Depuis l'un jusqu'à l'autre bout.

L'Angleterre en ce point le dispute à la France:

Votre héroïne rend nos deux peuples rivaux.

O vous, le chef de ses dévots,

De ces dévots à toute outrance,

Faites-nous l'éloge d'Hortense!“

Je pourrais en charger le dieu du double mont;

Mais j'aime mieux Saint Evremond.“⁴⁾

On sait aussi que la société de Saint Evremond tenta d'attirer La Fontaine en Angleterre. Pendant le séjour de

¹⁾ Ce duel eut lieu entre Philippe de Savoie et le baron de Banier, qui en mourut quelques jours après.

²⁾ Lettre du 26 septembre 1684. Madame de Mazarin avait quatre enfants.

³⁾ Lettre à Madame la duchesse de Bouillon. Novembre 1687. La Fontaine, avec des notes de Walckenaër, page 653. Edition Didot frères, Paris 1836.

⁴⁾ Lettre à Monsieur de Saint Evremond du 18 décembre 1687. La Fontaine, page 657.

Madame de Bouillon il en fut question et il prêta l'oreille aux propositions que lui fit cette société, mais il ne put se décider à partir. Ninon de l'Enclos écrivait alors à Saint Evremond:

„J'ai su que vous souhaitiez La Fontaine en Angleterre; on n'en jouit plus guère à Paris, sa tête et bien affaiblie. C'est le destin des poètes: le Tasse et Lucrèce l'ont éprouvé. Je doute qu'il y ait eu du philtre amoureux pour La Fontaine; il n'a guère aimé des femmes qui en eussent pu faire la dépense.¹⁾

Ninon de l'Enclos écrivit aussi d'elle: „Tout ce qui revient de l'Angleterre parle de la beauté de Madame de Mazarin.“²⁾ Saint Evremond enfin écrit sur son amie: „Avec une beauté de l'ancienne Grèce, Madame de Mazarin eut une vertu de l'ancienne Rome. „C'est à peu de chose près ce qu'il avait dit de Ninon:

L'indulgente et sage Nature
A formé l'âme de Ninon
De la volupté d'Épicure
Et de la vertu de Caton.“³⁾

Ce duel dont nous avons parlé ci-dessus jeta Madame de Mazarin dans une extrême désolation. Inconsolable de la perte de son amant elle fit tendre son appartement de noir et à peine y voulait-elle recevoir ses meilleurs amis. Saint Evremond ne douta point qu'elle ne voulût quitter l'Angleterre, comme elle avait dit, pour se retirer en Espagne dans un couvent auprès de sa soeur la connétable. Il composa pour la circonstance des stances où il fait parler ainsi Madame de Mazarin:

¹⁾ Lettre de Mlle. de l'Enclos à Monsieur de Saint Evremond. Oeuvres de Saint Evremond, tome 5, page 296.

²⁾ Lettre de Mlle. de l'Enclos à Monsieur de Saint Evremond. Oeuvres de Saint Evremond, tome 5, page 459.

³⁾ Nièces de Mazarin par Amédée Renée, page 364.

„C'est pour lui désormais que j'ai dessein de vivre
 Vous m'attirez, Seigneur; Seigneur, il faut vous suivre!
 Vous aurez tous mes soins, vous aurez mon amour:
 A vos lois seulement je vais être asservie,
 Et je veux bien donner le reste de ma vie
 Au Dieu dont la bonté m'a su donner le jour.

Ce Dieu qui me forma si charmante et si belle,
 A borné ses faveurs et me laisse mortelle.
 Malgré tout le pouvoir qu'il donne à mes appas,
 Le temps effacera les traits de mon visage,
 Et l'esprit, de ce Dieu la plus vivante image,
 Echappera lui seul aux rigueurs du trépas.

J'ai connu tous les biens qu'apporte la fortune;
 J'ai connu la grandeur et sa pompe importune;
 En amour pour le moins j'ai connu les désirs;
 Des fausses vanités j'ai fait l'expérience,
 Et je connais enfin qu'une heure d'innocence
 Vaut mieux qu'un siècle entier de frivoles plaisirs.“¹⁾

Et il avait d'autant plus de raison de le croire que le
 duc de Mazarin avait envoyé en Angleterre Mademoiselle
 du Ruz pour entretenir Hortense dans les idées du couvent.
 Il lui écrivit alors trois ou quatre lettres où il lui fit une
 peinture vive de tous les désagréments d'une telle solitude
 et qui font comme la contre-partie de ses vers:

„ Vous vous devez au public, à vos amis, à
 vous-même. Vous êtes faite pour vous plaire, pour plaire
 à tous; pour dissiper la tristesse; inspirer la joie, pour
 ranimer généralement tout ce qui languit. Quand les laides
 et les imbéciles se jettent dans les couvents; c'est une
 inspiration divine qui leur fait quitter le monde, où elles
 ne paraissent que pour faire honte à leur auteur. Sur votre
 sujet, Madame, c'est une vraie tentation du diable, lequel

¹⁾ Sur la retraite que méditait Madame de Mazarin. Stances.
 Oeuvres de Saint Evremond, tome 4, page 170.

envieux de la gloire de Dieu, ne peut souffrir l'admiration que nous donne son plus bel ouvrage

„ Encore si vous étiez touchée d'une grâce particulière de Dieu, qui vous attachât à son service, on excuserait la dureté de votre condition par l'ardeur de votre zèle, qui vous rendrait tout supportable; mais je ne vous trouve pas persuadée, et il vous faut apprendre à croire celui que vous allez servir si durement. Vous trouverez toutes les peines des religieuses et ne trouverez point cet époux qui les console. Tout époux vous est odieux, et dans le couvent et dans le monde¹⁾

Heureusement pour lui il sut la persuader et elle reprit bientôt son train ordinaire; et le temps ayant modéré sa douleur, elle ne pensa plus à quitter la Grande-Bretagne. Fantastique, impétueuse, en dépit de ses airs languissants, elle changeait à chaque instant de goûts et de passions. Elle mena tout à fait la vie anglaise, se passionnant pour les courses, les chasses, les paris, les combats de coqs. Elle n'avait nul souci, elle dépensait au hasard et sans compter que les débris d'une fortune immense lui suffisaient à peine. Un seul penchant ennoblissait cette existence aventureuse; comme la duchesse de Bouillon, Hortense aimait les lettres et tous les beaux-esprits trouvaient en elle une protectrice, plus encore une amie. Elle forma autour d'elle une colonie française, elle fut l'âme d'une société spirituelle. Elle avait des charmes surprenants dans son esprit et ses manières; elle avait de l'étude, elle aimait à lire, elle se plaisait à la conversation des savants. Le docte Vossius, chanoine de Windsor, était bienvenu chez elle, et quelquefois elle lui disait: „Vous, M. Vossius, qui lisez toutes les sortes de bons livres, hormis la Bible, vous pourriez bien nous expliquer telle chose.“¹⁾

¹⁾ Lettre à Madame de Mazarin pour la détourner du dessein qu'elle avait de se retirer dans un couvent.

Oeuvres de Saint Evremond, tome 4, page 157.

Voir aussi, tome 4, page 174.

Saint Evremond fut naturellement admis dans cette société si conforme à ses goûts. On l'aimait pour son caractère aimable et facile et pour son esprit indulgent. Malgré ses cheveux blancs, il conçut pour la belle Hortense un amour qui se déguisait en vain sous le nom de l'amitié. Il osa le déclarer sur tous les tons, en prose et en vers; la déesse ne fit que rire. Le vieillard se piquant au jeu persista et se prit d'une passion véritable, sincère et sérieuse. En dépit de son dévouement et des services rendus, on ne crut pas à la sincérité de sa tendresse, on l'accabla de railleries et de froideurs. Le langage de Saint Evremond à cette époque est vraiment curieux; il essaie de conserver son imperturbable insouciance, mais au fond on sent qu'il est ému: „que la passion m'anime encore, écrivait-il à son idole; on me traite de vieux fou, que la raison règle mes sentiments; on dit que je n'aime rien et qu'il n'y eut jamais d'indifférence pareille à la mienne.“ Et il ajoutait dans une lettre confidentielle: „S'il faut veiller des nuits entières, on ne me donne pas quarante ans, s'il faut faire un long voyage avec le vent et la pluie, quelle santé que celle de M. Saint Evremond. Veux-je approcher ma tête de la sienne, sentir ses cheveux et baiser le bout de l'oreille, on me demande si j'ai connue Madame Gabrielle et si j'ai fait ma cour à Marie de Médicis.“ Entre autre renseignements sur la liaison de l'auteur avec la duchesse il y a encore une lettre curieuse qui montre que Saint Evremond était véritablement un peu la dupe de son idole intéressée: „Que vous ai-je fait Madame la duchesse pour me traiter de la façon que vous me traitez? Il n'y a que moi et le diable de Guevedo à qui l'on impute toutes les qualités contraires. Vous me trouvez fade dans les louanges, vous me trouvez piquant dans les vérités. Si je veux me taire, je suis trop discret: si je veux parler, je suis trop libre. Quand je dispute, la contestation vous choque: quand je m'empêche de disputer, ma retenue vous paraît mépri-

¹⁾ Bayle, page 167. Edition. Rotterdam, 1704.

sante et dédaigneuse. Dis-je des nouvelles? je suis mal informé: n'en dis-je pas? je fais le mystérieux. A l'homme on se défie de moi comme d'un pipeur, et on me trompe comme un imbécile. On me fait les injustices, et on me condamne. Je suis puni du tort qu'ont les autres: tout le monde crie, tout le monde se plaint, et je suis le seul à souffrir.¹⁾

Assurément on est tenté de rire en lisant ce triste badinage écrit à plus de soixante années. Il avait passé sa vie à nier les sentiments élevés, à rabaisser l'amour et l'amitié; l'un n'avait été pour lui qu'une élégante distraction, l'autre qu'un moyen de pousser sa fortune. Maintenant, incapable de plaire, il éprouvait une passion invincible et il était l'objet des soupçons, le jeu des coquetteries d'une femme qui restait insensible. Ne faut-il pas voir là une leçon bien méritée, et cette conversion ne dut-elle pas être la juste expiation d'une existence vouée tout entière au culte de l'intérêt et du plaisir?

Saint Evremond s'attacha si fortement à cette femme dont il était à la fois l'ami, le poète, le secrétaire,²⁾ le créancier,³⁾

¹⁾ A Messieurs de . . .

Oeuvres de Saint Evremond, tome 4, page 51.

Lettre à Madame la duchesse Mazarin, tome 4, page 55.

Voir aussi: Lettre à la même, tome 4, page 180.

” ” ” 4, ” 184.

Sur l'amitié à Madame la duchesse Mazarin, tome 3, page 280.

Lettre à Madame la duchesse Mazarin, tome 4, page 27.

Dialogue avec Madame Mazarin, tome 4, page 267.

Lettre à Madame Mazarin, tome 4, page 196.

²⁾ Vous me reprochez ma négligence de n'avoir pas fait de lettre pour vous. Je vous reproche avec plus de raison votre paresse de n'en faire pas pour vous-même.

Lettre à Madame Mazarin. Oeuvres de Saint Evremond, tome 5, page 323.

³⁾ „Madame Mazarin m'a dû jusques à huit cents livres sterling: elle me devait encore quatre cents guinées quand elle est morte. Assurément elle disposait de ce que j'avais plus que moi-même: les extrémités où elle s'est trouvée, sont inconcevables, je voudrais avoir donné ce qui me reste et qu'elle vécût.“

l'avocat¹⁾ et l'adorateur, que la nouvelle de la fin de sa disgrâce le laissa complètement insensible. Il pouvait revenir en France où le roi consentait à le laisser reparaître; il préféra demeurer dans sa patrie d'adoption, conserver ses amitiés et ses habitudes.

La mort de Madame de Mazarin (1699) survenue peu de temps après, lui causa la seule vraie douleur qu'il eût jamais ressentie, et très-vieux alors, il ne se rattacha plus à la vie que par les seuls plaisirs qui lui restaient encore, la correspondance et l'étude. Demeuré l'ami de Ninon de l'Enclos, qui se piquait d'être grave et qui portait des lunettes,²⁾ il ne cessa jusqu'au dernier instant de s'entretenir avec elle du temps de la jeunesse et des amours, et il

Lettre à M. de Canaples, tome 5, page 472.

„Quand je songe que la nièce et l'héritière de M. le Cardinal Mazarin a eu besoin de moi en certains temps pour subsister, je fais des réflexions chrétiennes qui serviront à mon salut, si elles sont inutiles pour mon payement.“

Lettre à M. de Canaples, tome 5, page 478.

Il lui fait dire dans une épître à M. de Nevers:

„Le créancier me désespère,
Sans me donner trêve ni paix;
Et rend mon malheur sédentiaire;

Que je voudrais hélas! promener désormais.

Le riche et gros marchand tout le jour m'assassine;

Des menus créanciers la petite vermine,

Me vient éveiller le matin

Et fait durant la nuit l'office de lutin.“

Épître à M. le duc de Nevers pour Madame la duchesse Mazarin, tome 5, page 139.

¹⁾ Réponse au plaidoyer de M. Erard, pour M. le duc de Mazarin contre Madame la duchesse son épouse, tome 5, page 355.

On attribue aussi à M. Erard, célèbre avocat de ce temps, les mémoires de Madame Mazarin, tome 6, page 280. C'est une erreur, car cet avocat plaida contre elle. Ils sont de l'abbé de S. Réal.

²⁾ Lettre de Mlle. de l'Enclos à M. Saint Evremond. Oeuvres de Saint Evremond, tome 5, page 296.

s'éteignit enfin, souriant comme il avait vécu, ayant toujours le sens libre, le 20. septembre 1703.

Rien ne manqua donc à Saint Evremond de ce qu'il avait ambitionné durant sa vie; il eut, en dépit de quelques traverses, une existence heureuse, la sérénité d'esprit, des occupations de son choix, des amitiés illustres, une vieillesse longue et sans infirmités et une mort douce. La réputation littéraire vint même le chercher dans sa retraite. On lui adressait des livres nouveaux, on le consultait comme un oracle, les libraires demandaient qu'on leur fît de Saint Evremond¹⁾ et Ninon raconte qu'une lettre de son ami défrayait pendant un mois les beaux-esprit de la société qu'elle présidait alors.²⁾ De plus illustres témoignages flattaient sa vanité. Bayle le proclamait illustre,³⁾ Corneille le remerciait en termes chaleureux d'avoir pris son parti contre Racine. „Vous m'honorez, dit Corneille, de votre estime en un temps où il semble qu'il y ait un parti fait pour ne m'en laisser aucune. Vous me soutenez, quand on se persuade qu'on m'a abattu; et vous me consolez glorieusement de la délicatesse de notre siècle, quand vous daignez m'attribuer le bon goût de l'antiquité. C'est un merveilleux avantage pour un homme qui ne peut douter que la postérité ne

1) On conçoit que cette liberté de penser de toutes sortes de matières, qui alors était rare, et sa manière d'écrire aisée et spirituelle et sa facilité à discourir de tout agréablement, aient pu avoir assez d'attrait pour faire dire aux libraires: faites-nous de Saint Evremond.

2) C'est un chef-d'oeuvre que votre dernière lettre: elle a fait le sujet de toutes les conversations que l'on a eues dans ma chambre depuis un mois.

Lettre de Mlle. de l'Enclos à M. de Saint Evremond, tome 5, page 480.

3) Il est non seulement vrai que ses écrits ont depuis longtemps l'admiration de toute l'Europe. Oeuvres diverses, tome 3, page 414.

veuille bien s'en rapporter à vous.¹⁾ Chaulieu l'égalait aux Grecs en vantant sa grâce et son goût délicat:²⁾

„ . . . Cet homme si fameux,
De qui le goût seul décide
Du bon et du merveilleux,
Et qui plus galant qu'Ovide,
Est comme lui malheureux.
.
.
Ce critique tant vanté
Qui pour sa délicatesse,
Des beaux esprits de la Grèce,
Aurait été redouté!“

La Fontaine enfin le plaçait au rang de ses maîtres entre Rabelais, Marot et Voiture:

„ . . . Tout le monde vous propose
Pour modèle aux bons auteurs.
Vos beaux ouvrages sont cause
Que j'ai su plaire au neuf Soeurs:
Cause en partie, et non toute;
Car vous voulez bien sans doute
Que j'y joigne les écrits.
D'aucuns de nos beaux esprits.
J'ai profité dans Voiture;
Et Marot par sa lecture
M'a fort aidé, j'en conviens.
Je ne sais qui fut son maître:
Que ce soit qui ce peut être,
Vous êtes tous trois les miens.“³⁾

¹⁾ Lettre de M. Corneille à M. de Saint Evremond. Oeuvres de Saint Evremond, tome 2, pag. 334.

²⁾ Epître de M. l'abbé de Chaulieu à Madame la duchesse Mazarin, tome 5, pag. 306.

³⁾ Après ces vers il continue: „J'oubliais maître François (Rabelais) dont je me dis encore le disciple.“

La Fontaine, lettre du 18. décembre 1687, page 657.

La mort même lui valut de nouveaux honneurs; Westminster le reçut à côté des plus grands génies de l'Angleterre et Saint Simon, si dédaigneux pour les gens de lettres, accorda quelques lignes bienveillantes à sa mémoire.¹⁾ Nous ne croyons pas que l'influence de Saint Evremond comme philosophe et comme écrivain, en dépit d'une pareille unanimité, ait été bien profonde. Son scepticisme et son indifférence n'étaient guère propres à rallier de nombreux partisans dans un siècle où tout était grave et mesuré, où les convictions religieuses étaient encore si fermes et les belles pécheresses acceptaient les austérités de la pénitence comme une expiation des erreurs de la jeunesse. Saint Simon et les autres écrivains de mémoires pourraient nous donner beaucoup d'anecdotes à ce sujet, mais c'étaient des protestations individuelles et jusqu'aux dernières années du règne de Louis XIV. l'incrédulité ne s'afficha pas. Elle se dissimula si bien que La Fontaine acceptait de Saint Evremond lui-même comme un titre d'honneur l'assurance, que rien dans sa conduite et ses écrits ne sentait le libertin.²⁾

Ce fut seulement au début du XVIII^e siècle qu'on se vengea de la contrainte par la licence, de l'hypocrisie par l'impudeur, que Philippe d'Orléans fit hautement profession de l'athéisme. Mais étaient-ce là les idées de Saint Evremond?

Ce sceptique était avant tout un homme de bon goût évitant les excès; il se contentait de ne rien affirmer, de laisser chacun libre de se décider suivant les inspirations de son coeur, et il n'est pour rien dans cette explosion d'incrédulité par laquelle s'annonça la régence. Dans la querelle des Anciens et des Modernes, soulevée par Perrault, il

1) Mémoires du duc de Saint Simon, tome 4, page 184.

2) Vous me louez de mes vers et de ma morale, et cela de si bonne grâce que la morale a fort à souffrir, je veux dire la modestie.

La Fontaine, Lettre du 18. décembre 1687, page 657.

apportait un esprit de justice et de modération. S'il présentait la nécessité des réformes, s'il proclamait la supériorité des modernes dans les genres où ils ont excellé, d'un autre côté il admirait les anciens de leurs beautés et de leurs défauts. Les conciliateurs n'ont raison que quand les querelles sont éteintes, et ce fut le sort de Saint Evremond. Si les modernes triomphèrent en se voyant appuyés par un écrivain de goût, Boileau se déclara contre lui, il s'indigna qu'on osa le comparer à Montaigne, il le traita de faux Aristarque, de charlatan de ruelles,¹⁾ et s'il n'imposa pas ce jugement sévère à ses contemporains, il est vraisemblable pourtant que sa décision fut d'un poids décisif dans la lutte où son autorité l'emporta.

Voltaire lui emprunta évidemment son déisme vague, son art de blesser avec des armes légères, mais il l'abandonna et il entreprit de renverser l'édifice qu'avait au moins respecté son précurseur et ses disciples le dépassèrent encore dans la guerre entreprise contre le passé tout entier.

Saint Evremond ne fut qu'un esprit timide sans force et sans portée et on ne le cita pas même à côté des incrédules des siècles précédents, on comprenait trop qu'il eût désavoué les excès d'une lutte en désaccord avec tous ses principes d'homme de coeur, ami de la modération et du repos. Voltaire qui a tiré parti de tout, s'empare quelquefois

¹⁾ „Quoi qu'en ses beaux discours Saint Evremond nous prône.

Aujourd'hui j'en croirai Sénèque avant Pétrone.“

Boileau en condamnant les maximes répandues dans les écrits de Saint Evremond disait de lui :

„Qu'est ce qu'un Saint Evremond, que les sots osent comparer à Montaigne ? Les écarts de l'un valent mieux que tout le concert et l'arrangement de l'autre, qui n'est qu'un charlatan de ruelles : qui se panade dans ses termes étudiés et ses maximes prétendues philosophiques. Passons-lui ce qu'il a écrit sur la guerre, dont il ne se démêle pas mal. Mais pour le reste c'est un faux Aristarque qui veut juger de tout Pour moi, j'estime plus un seul chapitre d'Aulugelle que tous les Miscellanea de cet auteur.

Boileau, satire XL, tome 1, page 268. Paris 1772.

des idées de Saint Evremond jusqu'à mettre sa prose en vers; témoin cet endroit:

„César a profité des travaux de tous les Romains: les Scipions, Emilius, Marcellus, Sylla et Pompée, ses propres ennemis ont combattu pour lui: tout ce qui s'était fait en six cents années, fut le fruit d'une seule heure de combat.“¹⁾

Et dans la mort de César:

„Nos imprudents aïeux n'ont vaincu que pour lui,
Ces dépouilles des rois, ce sceptre de la terre,
Six cents ans de vertus, de travaux et de guerre,
César jouit de tout, et dévore le fruit
Que six siècles de gloire à peine avaient produit.“

Aussi Voltaire en reproduisant quelques unes des idées de Saint Evremond au sujet de la querelle des Anciens et des Modernes²⁾ se prononça durement contre l'écrivain qu'il accable du poids de ses dédain.³⁾ La Harpe renchérit

¹⁾ Jugement sur César et sur Alexandre. Oeuvres de Saint Evremond, tome 1, page 154.

²⁾ Dans l'essai sur la poésie épique, il juge Homère absolument comme l'avait fait Saint Evremond. „Eu un mot, dit-il, pour justifier le caractère farouche des guerriers de l'Iliade, Homère avait à représenter un Ajax et un Hector, non un courtisan de Versailles ou de St. James.“

Voltaire, Essai sur la poésie épique, chap. II.

Dans le temple du goût, il fait aux héros de Racine les mêmes reproches que Saint Evremond:

„Ils ont tous le même mérite;
Tendres, galants, doux et discrets;
Et l'amour qui marche à leur suite
Les croit des courtisans français.“

³⁾ Comme Saint Evremond, Voltaire se déclare admirateur des anciens, mais il pense comme lui que l'admiration ne doit pas être une superstition aveugle. Les arguments qu'il emploie sont les mêmes.

„Nous devons admirer ce qui est universellement beau chez les anciens; nous devons nous prêter à ce qui était beau dans leur langue et dans leurs mœurs; mais ce serait s'égarer étrangement que de les vouloir suivre en tout à la piste. Notre religion, notre philosophie, nos coutumes, tout diffère; il faut peindre avec

encore sur la sévérité des jugements de son maître¹⁾ si bien qu'un auteur estimé de Bayle, de Corneille et de La Fontaine est arrivé jusqu'à nous avec une de ces réputations incertaines qui font qu'on l'estime un peu sur parole et qu'on ne le lit plus.

Si cette étude a quelque mérite elle doit avoir prouvé que Saint Evremond sans pouvoir être placé parmi les génies supérieurs mérite pourtant un rang des plus honorables entre ses illustres contemporains. S'il ne réalise pas l'idéal de l'honnête homme, tel que le comprenait Molière,

des couleurs vraies comme les anciens, mais il ne faut pas peindre les mêmes choses. Essai sur la poésie épique, chap. I., page 164.

Dans la notice sur les écrivains de Louis XIV., il lui assigne un rang fort inférieur :

„Les Saint Evremond, les Balzac, les Voiture ne me paraissent pas occuper les premiers rangs. Ils les avaient autrefois; ils brillaient avant que les beaux jours des belles-lettres fussent arrivés; mais peu à peu ils ont cédé aux véritablement grands hommes. Il ne font plus ici qu'une médiocre figure. En effet, la plupart n'avaient guère que l'esprit de leur temps, et non cet esprit qui passe à la dernière postérité.

„Déjà de leurs faibles écrits

Beaucoup de grâces sont ternies :

Ils sont comptés encore au rang des beaux esprits,

Mais exclus du rang des génies.“

Voltaire, temple du goût, tome 3, page 488.

Dans les remarques sur Sophonisbe il dit que Saint Evremond était indigne de juger Corneille et Racine, et il ajoute qu'il n'y a jamais eu peut-être de réputation plus usurpée que la sienne. Dans d'autres endroits il rend cependant hommage à son esprit, à son goût et à son caractère aimable, en refusant, cependant, de le mettre au rang des hommes supérieurs, ce qui prouve au moins la grande réputation qu'avait laissée l'auteur.

Lettres sur les Français, des divers changements arrivés à l'art tragique.

¹⁾ Ses prétendues comédies, ses galanteries, ses dialogues, ses madrigaux, ses épîtres, cette foule de vers de toute espèce, qui ne sont que la prose rimée, tout ce fatras, fut mis au rang des vieilleries du temps passé.

La Harpe, Cours de la littérature ancienne et moderne. 2^{de} partie, livre 2, chap. 3, sect. 2.

calme, indulgent aux défauts de l'humanité, capable pourtant des passions généreuses, il n'en est pas moins vrai que sa figure aimable, souriante, doucement ironique, inspire une sympathie véritable. Il avait un grand fond d'humanité, de douceur et de tendresse; ces caractères paraissent même dans ses ouvrages. Quoique naturellement il eut beaucoup de penchant à la satire,¹⁾ sa politesse et le grand monde dans lequel il avait vécu l'avaient rendu fort circonspect et réservé et moins sévère sur la fin de sa vie. Je fus heureux, répondait-il aux reproches d'égoïsme et d'indifférence, soyez-le; c'est le but de la vie. Il a exprimé la disposition où il se trouvait dans le sonnet suivant:

„Passer quelques heures à lire,
Est mon plus doux amusement;
Je me fais un plaisir d'écrire,
Et non pas un attachement.

Je perds le goût de la satire;
L'art de louer malignement,
Cède au secret de pouvoir dire
Des vérités obligeamment.

Je vis éloigné de la France
Sans besoin et sans abondance,
Content d'un vulgaire destin,

J'aime la vertu sans rudesse
J'aime le plaisir sans mollesse,
J'aime la vie, et n'en crains pas la fin.“²⁾

¹⁾ On se tromperait beaucoup, si l'on prenait sérieusement et à la lettre, les louanges qu'il a données à Madame de Mazarin: elles sont ordinairement mêlées d'une raillerie fine, ou accompagnées de quelque trait de satire vif et piquant. Cette duchesse était si persuadée que c'était-là le caractère de M. de Saint Evremond, qu'elle l'appelait en plaisantant le vieux Satyre.

Vie de Saint Evremond par Mons. des Maizeaux.

²⁾ A Mlle. de l'Enclos. Sonnet. Oeuvres de Saint Evremond, tome 4, page 301.

S'il manque quelques traits à son portrait, on peut voir celui qu'il a fait lui-même; il finit par ces vers:

„De justice et de charité
 Beaucoup plus que de pénitence,
 Il compose sa piété:
 Mettant en Dieu sa confiance,
 Espérant tout de sa bonté
 Dans le sein de la Providence
 Il trouve son repos et sa félicité.“¹⁾

L'existence et les écrits de Saint Evremond n'offrent pas seulement un caractère original à saisir, ils permettent de retrouver l'une des sources où puisa d'abord la philosophie du XVIII^e siècle; ils montrent que pendant le règne de Louis XIV. il s'était fait un travail caché dans les esprits que le dogmatisme et l'intolérance avaient fait naître déjà longtemps avant Voltaire; un scepticisme timide encore, mais déjà redoutable. Ils prouvent enfin que les doctrines littéraires les plus hardies du XIX^e siècle avaient été pressenties dès le temps où Boileau régnait en maître, par une critique assez sage pour ne pas dédaigner les anciens, mais assez large aussi pour comprendre les besoins nouveaux d'une société née d'une civilisation supérieure. Ajoutons que toutes les oeuvres de Saint Evremond, en dépit de quelques obscurités, sont écrites d'un style net, facile, enjoué, et nous comprendrons qu'elles soient encore chères à tous les lettrés d'un goût délicat. Ils retrouvent en elles les rares qualités d'un esprit tout français chez lequel le bon sens, la mesure s'unissent avec une grâce, un peu nonchalante à la forme, la plus légère et la plus achevée.

¹⁾ Epitaphe de M. le comte de Grammont avec le portrait de l'auteur, tome 5, page 341.

